

LA  
FÉE URGÈLE,

OU

CE QUI PLAIT AUX DAMES,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Représentée devant LEURS MAJESTÉS, par  
les Comédiens Italiens ordinaires du Roi,  
à Fontainebleau, le 26 octobre 1765.

---

ÉPITRE  
AUX DAMES.

---

Ce qui vous plaît, c'est de régner sur nous ;  
Vous préférez ce bonheur à tout autre.  
J'en connais un bien plus doux que le vôtre ;  
C'est le plaisir de se soumettre à vous.

---

## *A C T E U R S.*

**LA FÉE URGÈLE.**

**MARTHON.**

**ROBINETTE.**

**THÉRESE, bergère.**

**UNE VIEILLE.**

**LE CHEVALIER ROBERT.**

**LA HIRE, écuyer de Robert.**

**LA REINE BERTHE.**

**DENISE, villageoise.**

**L'AVOCATE GÉNÉRALE de la Cour d'Amour.**

**VIEILLES CONSEILLÈRES de la Cour d'Amour.**

**L'HUISSIER.**

**PHILINTHE, berger.**

**LICIDAS, autre berger.**

**LISETTE, bergère.**

**LE GRAND VENEUR.**

**SEIGNEURS, DAMES et VARLETS de la suite de la Reine  
BERTHE.**

**PLUSIEURS CONSELLÈRES de la Cour d'Amour et de  
Beauté.**

**NYMPHES, suivantes de la Fée URGÈLE.**

**CHEVALIERS ERRANS amis de ROBERT.**

**TROUBADOURS.**

**VILLAGEOISES.**

---

LA  
FÉE URGÈLE,  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un paysage des plus agréables. On voit dans l'éloignement le palais du roi Dagobert.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHON, ROBINETTE.

MARTHON.

Il a pris le sentier qui conduit en ces lieux ;  
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.  
Quel est votre dessein ?

MARTHON.

„Eh ! peux-tu t'y méprendre !  
Robert est l'objet de mes vœux.

ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre  
 D'aimer ce généreux guerrier:  
 Ah! si son cœur devenait tendre....  
 A son sort je veux me lier.  
 Ne détruis pas mon espérance,  
 Je puis triompher en ce jour.  
 Richesse, honneur, grandeur, naissance,  
 Tout disparaît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi! vous pensez à l'épouser?

MARTHON.

J'y pense.

ROBINETTE.

Mais songez-vous à la distance?....

MARTHON.

L'Amour n'en connaît point. Je plairai, je m'en crois.

Serait-ce la première fois

Que la simplicité, même son apparence,

D'un brave chevalier aurait fixé le choix?

Employons, s'il le faut, et l'adresse et la ruse.

Qu'il soupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours sont adroits.

MARTHON.

Si je fais plus que je ne dois,

L'Amour me servira d'excuse.

ROBERT, sans être vu.

La Hire?

MARTHON.

Paix, j'entends sa voix.

ROBERT.

La Hire?...

LA HIRE.

Monseigneur?

## SCÈNE II.

ROBERT, LA HIRE, MARTHON,  
ROBINETTE.*(Robert paraît sur son cheval, dans le fond du théâtre; il descend, donne sa lance à La Hire.)*

ROBERT.

LA Hire,

Attache mon coursier à l'un de ces ormeaux.

Le charme de ces lieux m'attire,

Et la douceur de l'air qu'on y respire,

M'invite à jouir du repos.

MARTHON.

Éloignons-nous pour paraître à propos.

## SCÈNE III.

ROBERT, *seul.*

ARIETTE.

**L**A belle chose  
 Que d'être chevalier !  
 On prend la cause  
 De l'univers entier.  
 On rompt lance sur lance ,  
 On répare les torts ,  
 On se bat à toute outrance  
 Contre les gens les plus forts.

La belle chose ,  
 Que d'être chevalier !  
 On prend la cause  
 De l'univers entier.  
 D'un bras puissant ,  
 On soutient l'innocent ,  
 On entreprend ,  
 On surprend  
 Un géant ,  
 Un brigand :  
 S'il fuit ,  
 On le poursuit ;  
 S'il se défend ,  
 On le pourfend.

La belle chose , etc.

*( Il s'assied sur un banc de verdure , à l'ombre d'un  
 alisier. )*

---

---

**SCÈNE IV.**

**ROBERT, LA HIRE, avec un colletin de pèlerin, et une gourde à sa ceinture.**

**LA HIRE.**

**S**IRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,  
Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre ;  
Il faut que vous soyez bien las ;  
J'en suis ravi.

**ROBERT.**

Pourquoi ?

**LA HIRE, s'asseyant aussi.**

C'est que je m'alme.

Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,  
Vous avancez toujours d'une vitesse extrême ;  
Vous prenez le galop quand je me traîne au pas.  
C'est vainement que mon dépit éclate,  
Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,  
Et vous n'avez aucun égard  
Pour une santé délicate.

**ROBERT.**

Le pauvre petit fait pitié !

## LA FÉE URGÈLE,

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;  
 Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.

La belle vue! On voit à découvert  
 Le palais du roi Dagobert.

ROBERT.

Quel prince! il faut le mettre dans la classe  
 Des rois aimés de leurs sujets :  
 De mortels comme lui, la nature est avare.  
 En Italie on voit des monumens parfaits ;  
 Mais un monarque aimé, que la sagesse pare,  
 Est un trésor plus précieux, plus rare ;  
 Son royaume animé par ses adorateurs,  
 Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul homme,  
 Ne porte point envie aux raretés de Rome :  
 L'une fixe les yeux, l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel, nous voilà revenus de nos courses !  
 Il était temps, ayant épuisé les ressources.  
 Votre armure, votre cheval,  
 Vingt écus dans votre valise,  
 Voilà tout votre capital :  
 Car dans ces maudits temps de crise,  
 L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens....

ROBERT.

Tais-toi,

Peux-tu, dégoûté de la gloire,  
 Te détacher du char de la victoire,

Et d'un noble écuyer abandonner l'emploi ?  
Toi, qui peux être un jour chevalier comme moi.

## LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais sans en faire accroire,  
De ce maudit métier, je vais conter l'histoire.

## A R I E T T E.

Toujours par monts et par vaux,  
Sans un instant de repos ;  
Errant,  
Courant  
Les aventures,  
Du froid, du chaud,  
Il faut essayer les injures,  
Faire des défis,  
Exposer sa vie :  
Voilà les profits  
De la chevalerie.

Trouver un objet friand,  
N'oser baiser que son gand,  
Rien que son gand ;  
Sans pain,  
Sans vin,  
Vivre de gloire ;  
Passer chaque nuit  
Sans lit,  
Et tout le jour sans boire ;  
Trouver son bien pris  
Et sa douce amie :  
Voilà les profits  
De la chevalerie.

## ROBERT.

Va , j'en crois mes pressentimens,  
Mon ami La Hire, et j'augure  
Qu'avant qu'il soit très-peu de temps,  
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.

## SCÈNE V.

MARTHON, ROBINETTE.

*Les acteurs précédens.*

MARTHON *reparaît, ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

**J**e vends des bouquets,  
De jolis bouquets :  
Ils sont tout frais.  
Ils sont tout frais.  
Hâtez-vous d'en faire usage,  
Un seul jour les endommage.  
Je vends des bouquets, etc.

C'est l'image d'un objet charmant;  
C'est l'hommage d'un tendre amant.  
Hâtez-vous d'en faire usage,  
Un seul jour les endommage.

Sitôt qu'on voit la fleur nouvelle,  
Il faut promptement la cueillir;  
Fraîcheur d'amour passe comme elle;  
Il n'est qu'un temps pour le plaisir.  
Hâtez-vous d'en faire usage,  
C'est la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, etc.

( *Pendant cette ariette, La Hire délace le heaume et l'armure de son maître.* )

ROBERT.

Ah! les gentilles pastourelles!

LA HIRE.

Voilà deux vrais morceaux de chevalier errant:

Vos pressentimens sont fidèles.

ROBINETTE, *bas à Marthon.*

Il vous a remarquée.

MARTHON, *bas à Robinette.*Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez tôt à la ville?

Tu ne marchas jamais aussi légèrement,

Marthon.

MARTHON.

Je suis une fois plus agile

Lorsque mon cœur a du contentement.

Tu sais que j'ai chez nous une affaire pressée.

Ce soir avec Colin, je serai fiancée:

Quand j'aurai vendu mes œillets,

Je partirai l'instant d'après.

Pour regagner notre demeure;

Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit:

Colin m'attend, cela suffit;

Si je puis avancer mon retour d'un quart d'heure,

N'est-ce pas faire du profit?

## LA FÉE URGÈLE,

ROBERT.

Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage ?

ROBERT.

Oui, je donnerais tout mon bien....

MARTHON.

Comment, vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monsieur ! cela n'est pas bien,  
C'est découvrir les secrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marthon pût se douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monsieur, n'est pas moins merveilleuse.  
Ce petit minois-là n'a pas un seul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je suis peureuse.

LA HIRE.

En ce cas-là, je suis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre est heureuse.

COMÉDIE.

73

MARTHON.

Ah! Robinette, hélas! je prévois nos malheurs.  
Ces Messieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,  
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'est mal nous connaître.

LA HIRE.

Portez sur nous des jugemens meilleurs :  
Mon maître me ressemble, et c'est un honnête homme.  
Nous trouvons tous les deux vos charmes enchanteurs ;  
Nous nous y connaissons, nous revenons de Rome,  
Et nous sommes deux amateurs.

ROBINETTE.

Je ne sais pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

MARTHON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LAHIRE.

Permettez que l'on vous admire,

ROBERT.

Parlons un peu de votre amant :  
C'est quelque garçon de village ?  
Vous méritez un sort mille fois plus heureux.

LA FÉE URGÈLE,  
MARTHON.

Non, Colin remplit tous mes vœux :  
Nous sommes pauvres ; mais travailler nous soulage ;  
Le travail est notre héritage :  
Il nous suffit ; nous jouissons du jour,  
Nous avons l'appétit, le sommeil et l'amour.

ROBERT.

L'amour !

LA HIRE.

L'amour !

ROBINETTE.

En faut-il davantage ?

LA HIRE, à Robert.

Ce mot est d'un heureux présage,

(*A Robinette.*)

Et vous aimez aussi ?

ROBINETTE.

Non, mais j'aurai mon tour.

MARTHON.

A R I E T T E.

Ah ! que l'amour  
Est chose jolie !  
Avec l'amour,  
Toute la vie  
Passe comme un jour.  
Sur l'épine fleurie,  
Tous les oiseaux d'alentour,  
Dans leur douce mélodie,  
Répètent tour à tour :  
Ah ! que l'amour  
Est chose jolie ! etc.

Si je dors , il me réveille,  
 Si par hasard je sommeille ,  
 Attentif à mon bonheur ,  
 Il vient avec douceur  
 Me dire à l'oreille :  
 Ah ! que l'amour , etc.

ROBERT.

Vous me faites penser de même,  
 Belle Marthon ; il ne faut que vous voir ,  
 Et pour sentir et pour savoir  
 Qu'on n'est heureux que lorsqu'on aime.

LA HIRE, à *Robinette*.

Je vous en dis autant.

MARTHON, à *Robert*.

Ne nous arrêtez plus.  
 Colin compte le temps quand je le fais attendre ;  
 Quand je ne le vois point, mes momens sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage ;  
 Je prends tous les bouquets , et c'est votre avantage :  
 Je vous en promets vingt écus ,  
 Pourvu que vous donniez un baiser par-dessus.

MARTHON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez....

MARTHON.

Non.

## LA FÉE URGÈLE,

ROBERT.

Que je vous embrasse.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTHON.

Oh! finissez !....

ROBINETTE.

De grâce....

MARTHON.

Ah! vous renversez mes œillets,  
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix! paix!

MARTHON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mère,  
Et mon panier en était plein;  
Mais hélas! comment vais-je faire?  
Le baiser était à Colin.

( Pendant cette ariette, La Hire et Robinette ramassent les fleurs et les remettent dans le panier. )

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LA HIRE.

Ah! Monseigneur, alerte! alerte!  
Votre cheval s'enfuit par ces guérets.

ROBERT.

Vite, vite, courons après.

MARTHON.

Et mes vingt écus?...

## SCÈNE VI.

MARTHON, ROBINETTE.

MARTHON.

**I**L me laisse ;

Mais je saurai le retrouver ;

Et jusqu'à ce qu'il me connaisse ,

Je lui permets de me braver.

*(On entend le chœur suivant, qui se chante d'abord  
derrière le théâtre.)*

LE CHŒUR.

Ah ! que le temps , que le temps est beau !  
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

MARTHON.

La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre ;  
J'ai mon projet, elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Comment vous allez l'accuser ?

MARTHON.

C'est un moyen pour l'épouser.

## SCÈNE VII.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse, l'oiseil sur le poing. Elle est accompagnée de seigneurs et dames de sa Cour, de ses varlets, du grand veneur et autres officiers de sa fauconnerie.*

CHŒUR.

**A**n! que le temps, que le temps est beau!  
 Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau!

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet alisier,  
 Écoutez-moi, jeunes fillettes :  
 L'Amour est un franc épervier  
 Et vous en êtes  
 Les fauvettes.  
 Par vos chants vous l'attirez,  
 Vous préparez  
 Vos défaites,  
 Il plane, plane dans l'air,  
 Vous endort avec ses ailes,  
 Et plus vite que l'éclair,  
 Vous prend dans ses serres cruelles.  
 L'Amour est un franc épervier,  
 Gardez-vous de l'oublier ;  
 Écoutez-moi, jeunes fillettes,  
 Retenez bien, jeunes fillettes :  
 L'Amour est un franc épervier,  
 Et vous en êtes  
 Les fauvettes.

MARTHON.

Noble princesse, il est trop vrai ;  
Je viens, pour mon malheur, d'en faire un triste essai.

A R I E T T E.

O reine ! soyez-moi propice ;  
J'arrose vos pieds de mes pleurs.  
Justice ! justice ! justice !  
Prenez pitié de mes malheurs.

B E R T H E.

Levez-vous, mon enfant. (*A part.*) Tout parle en sa faveur.  
(*Haut.*) Qui peut causer votre douleur ?

MARTHON.

Joyeuse, innocente et tranquille,  
Je portais des fleurs à la ville,  
Quand un chevalier déloyal,  
Subitement est venu me surprendre ;  
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre.  
Je ressens à sa vue un trouble sans égal ;  
D'abord je songe à me défendre ;  
Je veux le fuir, il arrête mes pas :  
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas ;  
Ma résistance augmente son audace :  
Ses yeux étaient ardents, sans cesser d'être doux ;  
Grande Reine, malgré l'excès de mon courroux,  
Il approche tout près, m'embrasse.

J'ai beau me débattre et crier,  
 Je vois tomber tout ce que j'allais vendre :  
 Ce dégât doit faire comprendre  
 Que mon honneur m'était plus cher que mon panier.

BERTHE.

Vous serez bientôt satisfaite,  
 On punira cette témérité ;  
 Mais dites-vous la vérité ?

MARTHON.

Ah ! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,  
 Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas ! ma bonne Reine,  
 N'avait-il pas son écuyer ?

MARTHON.

Ce chevalier m'avait fait la promesse  
 De m'acheter tous mes bouquets :  
 Hélas ! jugez de mes regrets.  
 Ah ! que la parole est traîtresse !  
 Il semblait s'applaudir de mon air consterné ;  
 Il m'a laissée , et ne m'a rien donné.

BERTHE.

Nous prenons part à votre peine.

(*A des gens de sa suite.*)

Qu'on aille le chercher, et que l'on me l'amène.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

(*A Marthon.*)

Quel sentier a-t-il pris?

MARTHON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté?

(*A des gens de sa suite.*)

Appellez les piqueurs, qu'ils forment une enceinte.

De nos limiers il va sentir l'atteinte.

MARTHON.

Sans lui faire de mal.

LE GRAND VENEUR.

Partez avec ardeur.

Suivez la piste.

MARTHON.

Ah! Monseigneur;

Sans lui faire aucun mal.

LA FÉE URGÈLE,  
LE GRAND VENEUR.

Que la trompe résonne ;  
S'il se défend , montrez de la vigueur.  
Je vais voir de cette hauteur,  
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.  
(*Il sort.*)

MARTHON, ROBINETTE.

BERTHE *et sa suite.*

Nous demandons justice,  
Nous demandons justice;  
Nous en aurons justice.

On vous rendra justice.

On vous rendra justice.

CHŒUR.

On vous rendra justice.

BERTHE.

Que le téméraire frémissé.

ENSEMBLE.

Que le téméraire frémissé.

BERTHE.

Le sexe est outragé.

CHŒUR.

MARTHON ET ROBINETTE.

C'est par nous qu'il sera vengé. C'est par nous qu'il sera vengé.

(*On reprend le chœur précédent.*)

Ah ! que le temps , que le temps est beau !  
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

*La décoration est la même.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA HIRE, seul.

ARIETTE.

LE maudît animal,  
 Qu'il m'a donné de mall  
 Cette maligne bête  
 S'en va, ta, ta, ta, ta;  
 Je crie : hola ! hola !  
 Petit ? petit ? arrête ! arrête !  
 Il m'attend tout exprès,  
 Et quand je suis tout près,  
 Ce beau cheval d'Espagne  
 Hennit, part, ta, ta, ta, ta, ta,  
 Hola ! hola ! hola ! la ! ja !  
 Les gens de la campagne,  
 Vieux, jeunes et marmots,  
 Présentent leurs chapeaux ;  
 Mais par une ruade,  
 Mais par une escapade,  
 Il les campe tous là.  
 Je le saisis, il m'échappe,  
 Un homme noir le rattrappe,  
 Monte dessus, et s'en va,  
 Ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je le suis promptement,  
 Voyant son entreprise ;  
 Et j'arrive au moment  
 Que, joyeux de sa prise,  
 Il allait prudemment  
 Visiter la valise.

Je me saisis du tout heureusement.

## SCÈNE II.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

**A** cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

O fatale rencontre!...

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Monsieur ? Monsieur ?

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE.

Monsieur.... votre cheval....

ROBERT.

L'aventure est affreuse !

LA HIRE.

Votre cheval....

ROBERT.

Je suis au désespoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir

Cette monture glorieuse.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?

Inhumaine Marthon !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire ;

Mais écoutez-moi donc.

ROBERT, *apercevant La Hire.*

C'est toi, c'est toi, La Hire ?

Marthon est jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais son cœur est cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'est pas naturel.

Une beauté ne semble naître

Que pour rendre le monde heureux ;

Et la nature, mon cher maître,

Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu sauras ma funeste aventure....  
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc aussi.  
Je ne suis attaché qu'à vous dans la nature ;  
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marthon cause ma mort, et satisfait sa haine.  
Pour chercher mon coursier, lorsque tu m'as quitté,  
Ma malheureuse étoile et me pousse et m'entraîne  
A le chercher par un autre côté ;  
Quand des gardes m'ont arrêté,  
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment, devant son tribunal ?

ROBERT.

Il est tout composé de femmes.

LA HIRE.

Ah ! la chose  
Ne tournera donc pas si mal,  
Vous pouvez gagner votre cause ;  
Le sexe est indulgent.

ROBERT.

Mon crime est capital ;

C'est cette Cour où l'on rend la justice ,  
 Qu'on nomme Cour d'Amour ; et c'est là que Marthon  
 M'assigne en réparation,  
 Et s'est portée accusatrice.

LA HIRE.

Ah! quelle ingratitude! ô Ciel! le croira-t-on?  
 Quel est le châtement que la sentence porte?

ROBERT.

La mort!

LA HIRE.

La mort! la réprimande est forte.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser  
 Faut-il perdre la vie?  
 Marthon est si jolie  
 Qu'on devait m'excuser.  
 Qu'une Beauté nous plaise,  
 On croit ne s'exposer  
 Qu'à mourir d'aise  
 Pour un baiser.

Pour un baiser  
 Faut-il perdre la vie?  
 Marthon est si jolie,  
 Qu'on devait m'excuser,  
 Pour un baiser.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire,  
 C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

## LA FEE URGÈLE,

ROBERT, *fièrement.*

Non, non.... je ne sais point vivre honteusement ;  
 Ma promesse n'est pas frivole,  
 Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon serment :  
 Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui; mais vous risquez tout, si vous n'y manquez pas.

ROBERT.

Il n'est qu'un seul moyen qui me ferait absoudre,  
 Et me délivrerait de l'arrêt du trépas ;  
 C'est une question qu'on me donne à résoudre,  
 Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle est-elle ?

ROBERT.

C'est de dire  
 Ce qui séduit les femmes en tout temps.

LA HIRE.

C'est une question pour rire,  
 Qui peut embarrasser tout au plus des enfans.

ARIETTE.

Ce qui séduit les dames,  
 Ce qui gagne leurs ames,  
 C'est un gaillard de bon aloi,  
 C'est moi.

Mon air d'allégresse  
 A l'art d'empêcher  
 La tristesse  
 D'approcher :

Je brille en chantant la tendresse ;  
 Je plais, j'amuse, j'intéresse,  
 Et je fais rire la sagesse,  
 Quand elle est prête à se fâcher.

Ce qui séduit les dames,  
 Ce qui gagne leurs ames,  
 C'est un amant de bonne foi,  
 C'est moi.

ROBERT.

Ta joie insulte à ma douleur extrême ;  
 Je sens, dans ma position,  
 Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes  
 D'éclaircir cette question.

LA HIRE.

Eh bien, consultez-les.

ROBERT.

J'en ai consulté mille,  
 Sans en être plus avancé.  
 L'une détruit ce que l'autre a pensé ;  
 Elles ont leur secret, c'est chose difficile  
 Que de savoir....

LA HIRE.

Croyez-en mes arrêts.  
 J'ai là-dessus quelque lumière ;  
 Je connais leurs goûts à peu près,  
 Depuis un temps je cours cette carrière :  
 Chargez-moi de vos intérêts.  
 (*On entend l'annonce de la ronde du divertissement.*)

En voilà justement qui m'ont l'air assez drôle ;  
Pour les interroger , saisissons ces instans :  
Elles ne comptent pas jouer ici le rôle  
D'avocats consultants.

( *On entend encore l'annonce de la ronde.* )

Voyez , Sire Robert ; des mines si jolies ,  
Sont les oracles du destin :  
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces nymphes gentilles ,  
Un moment examinons-les.  
On reconnaît toujours l'esprit des filles  
Dans leurs amusemens secrets.

## SCÈNE III.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

*Entrée de villageoisés galantes qui dansent en rond,  
sur un air gai, et avec la plus grande légèreté.*

LA HIRE, à son maître, après que les villageoisés ont  
dansé quelque temps.

**J**E vais leur parler, laissez faire.

(Aux villageoisés.)

Beautés que la douceur accompagne toujours,  
Votre pitié nous devient nécessaire ;  
Accordez à mon maître un juste et prompt secours,  
Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas ! je désespère.

DENISE.

Que demandez-vous ?

LA HIRE.

Excusez,

C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie ?

## LA FÉE URGÈLE,

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit ;  
 Ce qu'on vous demande est écrit  
 Sur votre physionomie ;  
 Vous connaissez les dames, leur esprit,  
 Leur caractère, leur génie ;  
 Et vous savez quel point les flatte et les séduit.

DENISE.

Mais c'est selon leur fantaisie.

LA HIRE.

Oui, mais il en est un, ou l'on nous trompe fort,  
 Sur lequel toutes sont d'accord.

DENISE.

Nous aimer sans l'oser dire,  
 Sans prétendre à des faveurs ;  
 Chérir jusqu'à nos rigueurs,  
 Être heureux de son martyre ;  
 Respect, amour, rien par de-là :  
 Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà ?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami La Hire ?

LA HIRE, *en secouant la tête.*

Ce n'est pas tout à fait cela :

(*Aux villageoises.*)

Vous pourriez un peu mieux... un peu mieux nous instruire.

*(La danse recommence, et toutes les villageoises, sans répondre, passent devant La Hire et Robert. La Hire veut arrêter une des villageoise, qui lui donne un soufflet.)*

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure ;  
Mais je vais suivre l'aventure.

*(Il sort.)*

## SCÈNE IV.

UNE VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

**B**EAU chevalier, quoi ! vous perdez courage !  
Faut-il être plaintif et faible à ce point-là ?  
Cela ne convient pas ; vous avez tort : on a....  
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mère, hélas ! Si vous saviez....

LA VIEILLE.

Oh ! je sais tout sans que vous le disiez ;  
J'aime à savoir chaque mystère :  
Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à faire.

A parler des amans j'occupe mon loisir,  
 Non pour les censurer, ni leur porter envie ;  
 Mais pour semer des fleurs sur l'hiver de ma vie,  
 Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite ?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi ;  
Cela peut cependant ne pas avoir de suite :  
 Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite  
 Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?  
 Dissipez mes périls, je vous consacrerai  
 Tous mes jours que je vous devrai ;  
 Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;  
 Je ne reconnais plus les hommes.  
 Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes,  
 Les jeunes gens sont bien ingrats !

## ARIETTE.

C'est une misère  
 Que nos jeunes gens !  
 L'âge dégénère.  
 Ah ! le pauvre temps !  
 Quand j'étais dans ma jeunesse ,  
 Que les amans  
 Étaient charmans !  
 Qu'ils avaient de politesse !  
 Ils étaient ardens ,  
 Pressans .  
 On n'en voit plus de cette espèce ,  
 On n'en voit plus de si gais :  
 Ah ! le pauvre temps !  
 Chacun disait : Ah ! qu'elle est belle !  
 Et me jurait amour fidèle :  
 A présent, eh bien, eh bien....  
 On ne me dit plus rien, rien,  
 Rien !  
 Il n'est plus d'amour sincère ,  
 Il n'est plus de cœurs constans ;  
 L'âge dégénère ,  
 Ah ! le pauvre temps !  
 Tout est vanité ,  
 Faste sans largesse ,  
 Plaisir, sans gaité ,  
 Amour sans tendresse ,  
 Leur délicatesse  
 Est dans la santé ;  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans ,  
 Quel pauvre temps !

## ROBERT.

Je blâme leur légèreté ,  
 Et surtout leur ingratitude .

## LA VIEILLE

Hom ! la reconnaissance est une qualité  
 Dont on n'a pas aisément l'habitude .

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude,  
 Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.

Vous semblez né pour attendrir nos ames,  
 Et j'aurais du regret qu'un chevalier si preux  
 Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux,  
 Faute de bien savoir ce qui séduit les dames.

ROBERT.

Vous vous en souvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, soyez en repos,  
 Beau chevalier, vous pouvez croire  
 Qu'il est certains points capitaux  
 Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace et sans perdre un instant,  
 Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous serez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous, par un serment sacré,  
 A former, à tenter, à finir à mon gré  
 L'entreprise la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.  
 Quelque péril qui m'environne,  
 Et quelque monstre qui m'étonne,  
 Je vaincrai la difficulté.  
 Prenez mon gant, voilà le gage  
 Que nous donnons pour nous lier ;  
 (*Il donne son gant à la vieille.*)

Et pour vous assurer encore davantage,  
 J'en jure foi de chevalier.

(*Il tire son épée, et la remet dans le fourreau  
 après avoir fait le serment.*)

LA VIEILLE.

Je suis contente. Allons au tribunal de Berthe ;  
 Fameux guerrier, prenez-moi par la main :  
 Je me fais un plaisir d'empêcher votre perte.  
 Je vous révélerai le secret en chemin.

*DUO dialogué.*

ROBERT.

Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel est ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils, mon fils....

LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaissance  
Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon assistance  
Vient à bout  
De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance  
La récompense  
Que vous désirez ;

LA VIEILLE.

Vous le saurez.

ROBERT.

Ordonnez, ordonnez.

LA VIEILLE.

Venez, venez.

FIN DU SECOND ACTE.

---

 ACTE III.

*Le Théâtre représente la grande salle où se tient la Cour d'Amour et de Beauté. La Reine Berthe se place sur son tribunal. Les vieilles dames du conseil occupent les premiers rangs, et les jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE, L'AVOCATE GÉNÉRALE,  
 LES CONSEILLÈRES, LE GREFFIER,  
 L'HUISSIER.

BERTHE, à l'Avocate générale.

**A**VOCATE, parlez et remplissez l'emploi  
 Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.

L'AVOCATE, aux Vieilles.

O vous ! qui de tendresse avez fait votre cours,  
 Vous dont l'âge et l'expérience  
 Vous donnèrent la connaissance  
 Des ruses des amans, et de tous leurs détours,

Secourez-nous de vos lumières ,  
 Dans cette Cour d'un auguste appareil ;  
 Que vos places soient les premières ;  
 Présidez à notre Conseil.

*(Elles se placent à côté de la Reine.)*

*(Aux jeunes.)*

Et vous que les Grâces ont faites  
 Pour plaire et briller sans atours ,  
 Jeunes , gentilles bachelettes ,  
 Dans le doux conseil des Amours ,  
 A votre tribunal affable  
 Que l'indulgence trouve accès ;  
 A la Cour d'Amour tout procès  
 Doit se juger à l'amiable.

*(Elles se placent aussi.)*

PREMIÈRE VIEILLE.

C'est en vain qu'un plaideur rusé ,  
 Près de nous voudrait se produire.

SECONDE VIEILLE.

Malheur à l'homme assez osé ,  
 Qui tenterait de nous séduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos arrêts ,  
 Interprétons la lettre , apprécions les gloses ,  
 Et sans prévention pesons les intérêts.  
 Avocate, appelez les causes.

L'AVOCATE.

Licidas demandeur,  
Philinthe défendeur.

---

SCÈNE II.

LICIDAS, PHILINTHE.

LICIDAS.

ARIETTE.

**A**NNETTE reçoit mes vœux.

PHILINTHE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

PHILINTHE.

Et les fleurs de la sienné ont tissu mes cheveux.  
J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, et ni l'un ni l'autre.

Quittez Annette,

Elle est coquette.

Suivant nos lois on doit la condamner :

Une fillette,

Sage et discrète,

Ne doit jamais recevoir ni donner.

LA FÉE URGÈLE,  
L'AVOCATE.

Lisette complaignante au sujet de Lucas.  
Thérèse contre Blaise ; et pour le même cas.

---

SCÈNE III.

THÉRÈSE, LISETTE.

THÉRÈSE.

ARIETTE.

UN loup, le soir, dans la prairie ,  
Prit ma brebis la plus chérie ,  
Et malgré mes cris l'emporta ;  
C'est que Blaise n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paissait dans la plaine,  
Nous étions près d'une fontaine ,  
Un de mes agneaux y tomba ;  
Je n'en vis rien, car Lucas était là.

THÉRÈSE.

Comment me défendrez-vous seulette ?

LISETTE.

Quand je le vois, je suis distraite,

THÉRÈSE.

C'est sa faute, il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort, il était là.

## ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

LISETTE.

C'est sa faute, il n'était pas là.

Il a grand tort, il était là.

BERTHE.

Pour que Lisette  
Soit moins distraite,  
Sans différer qu'elle épouse Lucas.  
Pour fixer Blaise  
Près de Thérèse,  
Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.

## SCÈNE IV.

ROBERT, L'AVOCATE, BERTHE, LES  
CONSEILLÈRES, LES ACTEURS.  
PRÉCÉDENS.

L'AVOCATE.

**R**OBERT accusé par Marthon.

BERTHE.

Son sort me fait pitié:

UNE DES CONSEILLÈRES.

J'en ai l'ame saisie.

UNE AUTRE CONSEILLÈRE.

J'aime sa physionomie.

UNE AUTRE CONSEILLÈRE.

Il mérite sa grâce, étant si beau garçon.

## LA FÉE URGÈLE,

BERTHE.

Approchez, chevalier, votre air noble et modeste,  
Me fait gémir sur la nécessité

Qui m'a dicté

Une sentence si funeste.

Il n'est qu'un seul moyen d'éviter votre arrêt :

Chevalier, pouvez-vous résoudre

La question qui va vous perdre ou vous absoudre ;

En un mot, avez-vous trouvé ce qui nous plaît ?

ROBERT.

A R I E T T E.

Ce qui plaît à toutes les dames,

N'est pas facile à définir :

Il faudrait pénétrer leurs ames ;

Et comment y parvenir ?

A chaque instant leur goût varie,

Un seul point flatte leur envie ;

Un point qui doit les réunir,

Je vais le dire,

Je vais le dire.

Plaire, charmer, séduire,

Est un bonheur dans leur printemps ;

Mais gouverner, avoir l'empire,

Est leur plaisir dans tous les temps.

BERTHE, *avec le cœur.*

Il triomphe ! Qu'il soit absous :

L'Amour le conserve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Œdipe, dans ce jour,

Votre esprit pénétrant vous a sauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la chevalerie,  
Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure :  
J'emploierai l'un et l'autre à servir votre État.  
C'est par des actions d'éclat  
Que de mon zèle ardent je veux vous rendre sûre.

## SCÈNE V.

LA VIEILLE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA VIEILLE, à Robert.

ARIETTE.

**T**OUT doucement,  
Plus lentement,  
Mon cher enfant.  
Vous êtes triomphant :  
J'en ai toute la gloire ;  
Et vous devez,  
Si vous avez  
Bonne mémoire,  
Beau chevalier,  
M'en bien payer :  
Oyez,  
Ayez  
Réminiscence.  
Sans vous fâcher,  
Je viens chercher  
Ma récompense.

## LA FÉE URGÈLE,

L'AVOCATE.

Comment donc, que vient nous conter  
Cette figure surannée ?

ROBERT, à l'Avocate.

Gardez-vous de la maltraiter.

(A la Reine.)

Grande Reine, elle seule a fait ma destinée.

LA VIEILLE.

Oui, par mes soins, l'affaire est terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marthon :

On lui doit réparation.

LA VIEILLE.

Oh ! Marthon ! Marthon est contente.

J'ai son désistement, sa procuration,

Et c'est moi qui la représente.

L'HUISSIER.

Paix là ! faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement se passe.

Marthon, en l'accusant, voulait qu'on lui fit grâce.

Qui ne la ferait point à ce preux chevalier ?

Jeunesse est une excuse, on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne et chère amie !

BERTHE.

Apprenez-moi par quel moyen  
Elle a pu du péril garantir votre vie ?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout, et sans supercherie ;  
J'aime à parler , c'est tout mon bien :  
Quand j'ai su l'affreuse disgrâce ,  
Qui , de ce chevalier causait le désespoir ,  
Je m'en suis approchée exprès pour le mieux voir :  
C'est le profit de ceux dont la vue est trop basse.

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir :  
Son trouble , son air doux et son gentil langage  
M'ont fait sentir que ce serait dommage

De laisser mourir sans secours

Un beau chevalier dont les jours

Pour ceux d'autrui seraient un avantage.

Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,  
(Serment de chevalier ne peut être frivole.)

Il a tiré de moi notre secret ,

Et je viens le sommer ici de sa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau plaidoyer ?

Parlez , illustre chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet instant, vient de dire à la lettre

L'exacte et simple vérité :

Quand je saurai quelle est sa volonté ,

Ma gloire et mon devoir seront de m'y soumettre.

## LA FÉE URGÈLE,

LA VIEILLE.

Eh bien donc, réjouissez-vous,  
Mon doux ami, vous serez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur !

LA VIEILLE.

Cette épithalame

N'est pas fade ; mais vous verrez

Qu'avec le temps vous m'aimerez.

Prenez donc par la main votre petite femme.

ROBERT.

Sur cet affreux objet jeter un seul regard !

Ah ! j'aime mieux subir ma première sentence.

BERTHE.

Bonne mère, à vos droits la Cour ayant égard,

Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en sortant.*

O ciel ! à quel malheur me trouvai-je réduit !

LA VIEILLE, *en le suivant.*

Tu n'échapperas pas ; va, ta Vieille te suit.

BERTHE.

Ç'en est assez, terminons la séance,

Et de nos Provençaux que la fête commence.

---



---

# DIVERTISSEMENT

## DES PROVENÇAUX.

(*Pendant le divertissement, on voit Robert qui traverse le théâtre comme un homme troublé ; un groupe de jeunes filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui paraît en même temps : la Vieille interrompt la fête par la romance qui suit.*)

L'AVEZ-VOUS VU mon bien-aimé  
 Il a ravi mon âme ;  
 Mon tendre cœur s'est ranimé,  
 D'amour je sens la flamme.

Gentils objets, charmans et doux,  
 Il est peut-être parmi vous :  
 Rendez-le moi,  
 Il a ma foi,  
 Je suis sa noble dame.  
 Sans doute vous le charmerez ;  
 Mais toutes, tant que vous serez,  
 Vous ne saurez,  
 Vous ne pourrez  
 L'aimer, l'aimer d'amour extrême,  
 Et tout ainsi que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?  
 Il a ravi mon âme ;  
 Mon tendre cœur s'est ranimé,  
 D'amour je sens la flamme.

## LA FÉE URGÈLE,

Est-il ici  
 Mon seul souci ?  
 Est-il ici  
 Mon bel ami ?  
 Si vous l'oyez,  
 Si le voyez,  
 Vous en aurez envie.  
 Hélas ! hélas !  
 Ne m'ôtez pas  
 Le bonheur de ma vie.  
 Dans ses regards est la fierté,  
 Noble franchise et loyauté ;  
 Fleur du matin  
 Est sur son tein,  
 Et dans son cœur est l'honneur même :  
 C'est aussi vrai que je l'aime.  
 L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?  
 Il a ravi mon ame ;  
 Mon tendre cœur s'est ranimé,  
 D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris  
 Et ces mépris ?  
 Eh bien ! eh bien !  
 Ce n'est pas bien ;  
 Mais j'ai l'espoir  
 De le revoir :  
 C'est ce qui me console.  
 Oui, je m'en vais :  
 Il est Français ;  
 Il tiendra sa parole.

*(A ce mot, Robert s'avance vers la Vieille, lui présente la main et se retire avec elle.)*

*(La fête continue.)*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

**ACTE IV.**

*(Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre chaumière : on voit d'un côté une vieille table à demi rompue ; quelques escabeaux délabrés , et dans le fond un arrière-cabinet à côté , qui se ferme par un rideau.)*

---

**SCÈNE PREMIÈRE.****ROBERT, LA HIRE.**

*(Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur ses deux mains.)*

**LA HIRE.**

**C**ETTE maison n'est ni riche, ni vaste ;  
Et notre Vieille ne doit pas  
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

**ROBERT.**

Quelle est ma destinée ! hélas !

## LA FÉE URGÈLE,

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre ;  
 N'êtes-vous pas heureux, ayant eu tout à craindre ?  
 Allons, montrez un esprit fort ;  
 Beaucoup de jeunes gens envieraient votre sort :  
 Pour qui n'a rien, une chaumière  
 Devient la demeure d'un Roi ;  
 Une lampe est un lustre éclatant de lumière :  
 Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh ! pourquoi  
 Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage ?

LA HIRE, *avec attendrissement.*

Ah ! bien loin de vous affliger,  
 Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager.  
 Votre épouse paraît, le devoir vous engage.....  
 Mon cher maître, prenez courage.

## SCÈNE II.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE, portant un panier à son bras.

A R I E T T E.

Nous allons ici  
 Souper tête à tête,  
 Mon doux ami :  
 Pour moi quelle fête !  
 J'apporte à mon bras  
 Le petit repas.

Ces mets  
 Sans apprêts  
 Ne sont pas  
 Délicats ;

Mais  
 Un repas frugal  
 Est un régal,  
 Quand l'amour l'assaisonne.

Le plaisir donne  
 Du goût  
 A tout.  
 Ah ! ah !  
 Voilà

La petite bouteille  
 De fine liqueur,  
 Qui réveille, réveille ;  
 Réveille le cœur.  
 Après le repas,  
 Ah ! ah !

N'est-ce pas,  
 La petite bouteille  
 De fine liqueur  
 Réveille, réveille,  
 Réveille le cœur ?

ROBERT.

Madame....

LA VIEILLE.

Quel air froid ! Seriez-vous un ingrat,  
 Vous, vous, qui sur l'honneur êtes si délicat ?  
 (*La Vieille tire de son panier les provisions, et  
 prépare la table.*)

LA HIRE.

Ah ! si mon maître a peine à rompre le silence,  
 C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts  
 Pour.... ; et n'en trouvant point, alors....  
 L'excès de sa reconnaissance....  
 Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh ! je l'en aime mieux ;  
 Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance :  
 Le jour qu'on se marie on doit être joyeux ;  
 Soyez gai, chevalier.

ROBERT.

Je suis né sérieux.

(*A la Hire.*)

Prends mon cheval et mon armure,  
 La Hire, je t'en fais présent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*

Un plat de buis sert comme un plat d'argent.

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeste aventure,  
 L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts du repas.*

Eh ! lorsqu'on est heureux , on n'est point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, souviens-toi ;

Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez, et je ne sais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure, enfin, n'est pas des plus cruelles ;

Oui, ne désespérez de rien.

Je ne veux pas troubler votre entretien ;

Je reviendrai bientôt savoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un chevalier plein de courage  
Doit affronter tous les dangers :  
Les vents, la tempête et l'orage  
Pour lui sont des maux passagers ;  
Au-dessus d'une ame commune,  
Par sa mâle intrépidité,  
Il doit ramener la fortune,  
Et subjuguier l'adversité.

Un chevalier plein de courage, etc.

## SCÈNE III.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

**M**ON ami, mettons-nous à table ;  
 Nous allons faire un repas agréable.

Çà, placez-vous à mon côté.

Vous vous obstinez à vous taire !

Je n'aime point la taciturnité,

Et je prétends, sans vous déplaire,

Refondre votre caractère.

Vous êtes un enfant gâté.

*(Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.)*

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'est rien :

Si je pouvais changer le mien,

Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même,

Et qu'on est jeune tant qu'on aime.

Qui dit vieillesse, dit insensibilité.  
 Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante ;  
 Nous tombons, en naissant, dans la caducité ;  
 Mais cette flamme active et pénétrante ,  
 L'Amour, ce vrai présent de la Divinité,  
 Dans nos cœurs qu'il échauffe arrête la jeunesse ;  
 Il conserve, il nourrit le feu de nos beaux ans,  
 Et sait soustraire la vieillesse  
 A la rapidité du temps.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable :  
 Elle pourrait persuader,  
 Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable ,  
 Vous êtes de mon sentiment ;  
 Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement ?

ROBERT.

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une vieille, pleine d'égards,  
 A son époux adresse ses regards ;  
 Pour lui plaire, saisit la moindre circonstance :  
 Sa maison seule occupe tous ses soins ;  
 Elle épargne, l'époux dépense ;  
 Elle n'est pas coquette ; et, comme on lui doit moins,  
 Elle a plus de reconnaissance.

## LA FEE URGÈLE,

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter.

(*Haut, avec sentiment.*)

On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant, voilà tout ce que je demande.

Dans l'âge de l'amour sait-on en profiter ?

Le plaisir à nos yeux brille pour disparaître ;

On dissipe le temps souvent sans le connaître :

Quand on s'en aperçoit on ne peut l'arrêter.

L'âge de l'amitié, c'est l'âge où l'on moissonne ;

C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter :

Le temps augmente encore les présents qu'elle donne,

Et sans cesse on jouit, au lieu de regretter.

ROBERT,

Oui, mais.....

LA VIEILLE.

Votre Marthon vous tourne la cervelle :

Vous voudriez lui consacrer vos jours ;

Si j'étais jeune et jolie autant qu'elle,

Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

ROBERT,

Ah ! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui, mais si quelque orage  
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printemps,  
Si j'essuyais des ans l'infaillible ravage,  
Que deviendraient tous vos sermens ?

ROBERT.

Alors....

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,  
Et scrupuleusement garderiez-vous la foi  
A Marthon, devenue aussi vieille, aussi laide  
Que je le suis ? Regardez-moi.

ROBERT *la regarde ; et détourne les yeux aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible....  
Si Marthon devenait.... la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah ! j'entends, pour vos feux l'écueil serait fatal  
Voilà ce chevalier généreux et loyal,  
Devenu parjure et volage.

ROBERT.

Eh !....

LA VIEILLE.

Votre gloire en souffrirait ;  
Mais si vous me rendiez hommage,  
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il est vrai.... ; mais....

Toutes les bonnes dames,  
 Qui de la reine Berthe embellissent la Cour,  
 Graveraient votre nom dans le fond de leurs âmes,  
 Placeraient votre buste au temple de l'Amour ;  
 Votre fidélité, célébrée et chérie,  
 Annoncerait en tout pays  
 Le modèle parfait de la chevalerie.  
 Hem ! m'entendez-vous, mon cher fils ?

ROBERT.

Ah ! ma bonne, pourquoi me forcer à vous dire  
 Que Marthon sur mon cœur conserve son empire ?  
 Pour attaquer mes jours, je sais ce qu'elle a fait ;  
 Mais malgré sa trame cruelle,  
 Son ascendant l'emporte et triomphe toujours ;  
 Vous avez conservé mes jours,  
 Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop, je ne puis endurer tes mépris.  
 Je pourrais te citer au tribunal de Berthe,  
 De ta déloyauté tu recevrais le prix ;  
 Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me sont chers ; mais songez.....

LA VIEILLE.

Laisse-moi,

*(La vieille se retire dans le cabinet.)*

Ne me suis pas ; va , je te rends ta foi :

Applaudis-toi de ton ouvrage ,

Je cède à mon destin affreux ;

Je m'affaiblis,... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne vieille : hélas !

Elle souhaite, au lieu de venger son trépas ,

Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je !

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux !

Il termine mes jours, rendez les siens heureux.

Adieu, cruel, adieu, j'expire et je t'adore,

Lorsque tu me perces le cœur.

'Dans mes derniers moments, j'ai la faiblesse encore

De craindre que ma mort ne te porte malheur.

*(La vieille tire le rideau du cabinet, pour se cacher  
aux yeux de Robert.)*

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable bonne,

La perte de vos jours causerait mon trépas ;

Disposez de mon sort... Marthon, que j'abandonne...  
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne.

Oui, je jure. ....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

### SCÈNE IV.

ROBERT, LA FÉE URGÈLE *sous les traits*  
*de* MARTHON, ROBINETTE, NYMPHES *de*  
*la suite* D'URGÈLE.

(*Le théâtre change, la chaumière est transformée*  
*en un palais magnifique, et la fée Urgèle paraît*  
*sur un trône brillant, environnée de Nymphes*  
*de sa suite.*)

ROBERT.

O Ciel! quel éclat m'environne!

LA FÉE URGÈLE.

A R I E T T E.

Fidèle amant, soyez heureux;  
Mon cœur est satisfait de votre obéissance.

Vous avez rempli tous mes vœux,  
Venez partager ma puissance,  
Vous avez rempli tous mes vœux.

Fidèle amant, soyez heureux, etc.

ROBERT.

Quevois-je! c'est Marthon! O Dieux! par quel prodige!....

## SCÈNE V, et dernière.

LA HIRE, DES CHEVALIERS, amis de  
Robert, LA FÉE URGÈLE, ROBINETTE,  
LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA HIRE, *suiwi des Chevaliers errans, amis de Robert.*

J'AMÈNE ici vos chevaliers.... Où suis-je?

LA FÉE URGÈLE, *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.

La vieille était Marthon, et Marthon est Urgèle,  
Des braves chevaliers, protectrice fidèle.

Depuis long-temps j'admirais ta valeur;  
Et je sentis bientôt qu'en admirant on aime.  
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton cœur,  
En te cachant mon rang et ma grandeur,  
Je voulais ne devoir ton amour qu'à moi-même.

LA HIRE, *à Robert.*

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,  
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;  
A mes regards surpris, la fée est respectable:  
Mais je suis plus content de retrouver Marthon.

## LA FÉE URGÈLE,

LA FÉE.

A la beauté tout rend les armes,  
 Mais il est des biens plus flatteurs :  
 Pour fixer, enchaîner les cœurs,  
 L'esprit, les sentimens valent mieux que les charmes ;  
 Les fruits durent plus que les fleurs.

( Robert présente la main à la Fée pour la conduire  
 à son trône, et se place à côté d'elle. )

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu sorcière aussi ? Qu'importe, je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complète,

ROBINETTE.

Oui, mais ne soyez plus des chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FÉE.

Jouissons d'un bonheur suprême ;  
 L'Amour couronne notre ardeur.

CŒUR.

Jouissez d'un bonheur suprême ;  
 L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfère ton cœur ;  
 C'est pour toujours, oui pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur ;  
C'est pour toujours, oui pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime, et la Hire a mon cœur.  
Je l'aimerai toujours, toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur,  
Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FÉE.

ROBERT.

ROBINETTE.

LA HIRE.

Jouissons d'un bonheur suprême :

L'Amour couronne notre ardeur.

C H Œ U R.

Jouissez d'un bonheur suprême ;

L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;

Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouissez d'un bonheur suprême ;

L'Amour couronne votre ardeur.

*(Les chevaliers errans dansent avec les nymphes de la suite de la Fée Urgèle, et viennent rendre hommage à Robert et à la Fée, ce qui forme un ballet qui termine la pièce.)*

FIN.